

DE ROBERTO Federico (1861-1927), *La paura, e altri racconti della Grande Guerra* (e/o, 2014, 120 p.)



Le nom de Federico De Roberto est surtout associé au roman *I Viceré* (1894) dont le succès a quelque peu éclipsé le reste de l'œuvre. En particulier les récits de guerre écrits entre 1919 et 1923, publiés dans des revues et des journaux. Ce volume a retenu quatre récits, remarquables de concision, de justesse, qui évoquent l'horreur et l'absurdité de la guerre qu'il s'agisse d'affronter le tir infallible d'un sniper ennemi, de fusiller un déserteur ou de récupérer, au moment du dégel, la dépouille mutilée et momifiée d'un soldat valeureux. Ce sont surtout des anti-héros que nous dépeint De Roberto avec compassion et humanité. Des soldats, des hommes qui doivent aussi affronter un paysage et une nature hostiles qui rendent dérisoire tout héroïsme.

« *Nell'orrore della guerra l'orrore della natura...* » C'est sur cette phrase que s'ouvre *La Paura*. Un bataillon est posté sur un pic rocheux dominant un paysage désolé dans lequel il ne se passe rien. Les soldats se relaient pour monter la garde au-dessus d'un ravin qui les sépare de l'ennemi autrichien. Mais les choses vont changer brusquement avec la relève opérée par les Croates : un sniper va abattre une à une les sentinelles que le lieutenant Alfani, non dénué de compassion mais obéissant aux ordres, envoie à la mort. Défilent ainsi un, deux... cinq... six soldats qui parcourent à découvert la cinquantaine de mètres qui les sépare de la tranchée et sont ainsi exposés à une mort certaine. Et en effet, ils tombent l'un après l'autre sous la balle du sniper. Jusqu'au moment où vient le tour de Morana, un brave, un vétéran d'Afrique, décoré d'une médaille de bronze. A lui de montrer comment on fait son devoir. Mais, le regard rivé sur celui de son supérieur Morana répond : « *Signor tenente, io non ci vado.* »

De Roberto réussit à créer une tension insoutenable sur ce bref parcours. Parcours identique pour chacun mais que chacun affronte avec sa propre peur, avec ses propres mots qui seront les derniers et que chacun exprime dans sa langue natale, le dialecte de sa région qui appartient maintenant à l'Italie unifiée pour laquelle il combat. Les dialectes renforcent l'effet de réalisme certes, mais ils disent aussi des personnages qu'ils ne sont pas une seule et même chair à canon mais aussi des hommes. Des hommes exposés à « *une mort certaine, inutile et sans gloire* ». Et l'histoire particulière de leurs peurs, de leurs lâchetés, de leur courage aussi, prend ainsi une dimension universelle

On retrouve dans les trois autres récits les mêmes qualités d'écriture, la même lucidité et cette compassion pour l'homme condamné à mourir pour une cause qui le dépasse.

Si, par leurs thèmes et leur écriture, les *Viceré* appartenaient encore au XIXème siècle, les récits de guerre de De Roberto, eux, sont résolument modernes.

Louissette CLERC
Mai 2015